

# Manifeste de la Manicouagan

Fernand Ouellette

Number 310, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79757ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Ouellette, F. (2016). Manifeste de la Manicouagan. *Liberté*, (310), 82–83.

# Manifeste de la Manicouagan

FERNAND OUELLETTE

« LIBERTÉ est une sensation. Cela se respire, écrivait Paul Valéry. L'idée que nous sommes libres dilate l'avenir du moment... tout l'être délivré est envahi d'une renaissance délicieuse de ses volontés authentiques. Il se possède. Il fait jouer en lui tous les ressorts de ses espoirs et de ses projets. Il recouvre l'intégrité de sa parole. Il peut parler à tous comme il parlait à soi. »

Je ne sais pas de parole plus profonde, pour suggérer une sensation insolite qui s'est emparée de moi, au moment où je pénétrais dans la petite aérogare de Manicouagan 5. « Hommes », « Femmes ». Des mots qui n'avaient pas été traduits, des mots qu'on respirait plein les yeux, des mots qui avaient la vigueur des grands vents sur la Manicouagan. Puis nous avons pris le chemin qui va du lac Louise au barrage. Nous nous sommes promenés parmi les baraques et les usines. « Priorité de passage aux camions de pierre », « Circulation lente à droite », « Vous devez employer la passerelle », « Bureau des magasins », « Pièces de tracteurs et de niveleuses », « Usine de lavage des agrégats », « Salle des treuils », « Concasseur primaire, secondaire », « Laboratoire de pétrographie », etc. Il fallait visiter un vaste chantier, où des hommes maîtrisaient le roc et le cours d'une rivière, pour apprendre à respirer dans la langue de ceux qui, jadis, avaient été des coureurs de bois. Il y a donc, dans un voyage à Manicouagan 5, une sorte de retour aux sources. Luttant avec la montagne, la rivière, l'épINETTE, le vent, la neige, des hommes ont retrouvé leur pureté d'antan. Là-bas, on peut parler de nouvel homme. Bâtir un barrage gigantesque et s'exprimer dans leur langue a pour eux la même signification. Tout cela n'est qu'un seul acte : construire, être soi. On pouvait vivre quotidiennement avec la langue du Québec, sans se servir des « *no left turn* », des « *no parking* », des « *4 p.m.* ». Non seulement on pouvait vivre quotidiennement en français, mais on pouvait bâtir en français : bétonnage, blondin, silobus, batardeau, forage, pelle équipée en butte ou en houe, chargeur pneumatique, patrouilleuse pour le réglage, pétrin, tableau de distribution, tunnelage, plate-forme d'attaque au pied : et tout cela en Amérique du Nord. Ainsi, sur le panneau des manettes et boutons qui commandent aux immenses vannes situées au centre inférieur de l'arche médiane, on peut lire : « sélecteur de pompes », « salle de pompe »,

« levage », « descente », « auto-retendue », « arrêt ». Au profond du béton, comme dans une caverne des Alpes, tous les jours un technicien ne lira que des mots français.

La conception même du barrage de Manicouagan 5 est étrangement symbolique. Ce barrage, haut comme le mont Royal, n'a rien de passif. Barrage à voûtes multiples, il s'arc-boute contre la rivière. Il ne fait pas que résister : il s'avance vers la force qui le défie. En parlant avec les ingénieurs, j'ai compris que Manic 5 avait pour eux, dans une certaine mesure, la même signification que le *Refus global* pour les peintres ou les poèmes pour ceux qui firent, à leur façon, éclater la mémoire ; ceux qui parlèrent d'espace, de lumière et de pays. Ces ingénieurs ont trente ans. *Manic 5, c'est leur manifeste*. Ils sont venus parfois de Carillon, de Bersimis, après des années d'humiliation, pour être les véritables *maîtres d'œuvre*. Ils prendront dix ans pour concrétiser le barrage dans sa plénitude. Mais quelle solidité ! Mais quelle fierté dans ce geste !

Un certain « professeur », pendant que nous étions là-bas, a parlé de « capitulation des Québécois devant l'idéal à atteindre ». Ce « professeur » n'a certainement pas causé avec ceux qui rêvent et font Manic 5, ces grands *homo faber* qu'admirait tant un Léonard de Vinci. Ce « professeur » est la proie de projections. Car les ouvriers, les peintres, les poètes et les ingénieurs d'aujourd'hui se sont donné la main. Il n'a pas été question « d'isolationisme », au contraire. Les hommes de Manic 5 ont fait appel au monde. L'Italie, la France et la Suède. Ils n'ont pas eu peur de la concurrence : ils bâtissent le plus grand barrage à voûtes multiples. Qui parle de défaitisme ? Qui affirme que « la culture canadienne-française » est une culture de « serre-chaude » ? Les hommes de Manic 5 ? Les poètes ? Les peintres ? Les compositeurs ? Non. Un « professeur »... Si Kierkegaard avait horreur des professeurs de philosophie, des professeurs de crucifixion, ceux qui se sont rencontrés à Manic 5 ont horreur des professeurs de destin national, ces professeurs qui croient comprendre la vie, la grandeur et la fierté parce qu'ils ont cessé d'y croire. Or, quand il s'agit d'espérer, de marcher, il faut fuir les « professeurs » ; c'est aux poètes qu'il faut s'adresser : aux poètes-ingénieurs qui font Manic 5. Car, s'il faut se donner des « raisons » pour se choisir un avenir, il ne s'agit pas alors d'avenir, mais bien de mort. Un destin sain, « cela se respire ». Ce destin est liberté. Sa privation se ressent douloureusement dans l'asphyxie. Aussi il n'y a plus qu'une chose qui importe :

*respirer*. Et nul n'a besoin de « raisons », qui veut respirer comme tous les vivants. Or que de morts usent de leur pesanteur de mort, du pouvoir qu'ils ont dans leurs mains mortes, pour immobiliser des « raisons » contre l'avenir, contre la respiration et contre la vie! Certains parlent de la « tradition » des liens économiques ou de la dispersion des Canadiens français; ils choisissent une « hypothèse » au lieu de leur liberté difficile. D'autres nous supplient de « situer nos problèmes ». Or ce pays a besoin d'air. Ce pays se meurt sous l'abondance des « raisons ». « Professeurs », vos papiers! Qui nous assigne un rôle « d'importateur »? Les hommes de Manic 5? Qui parle de « capitulation »? Les arracheurs d'espoirs. « Les assassins de Mozart », écrivait Saint-Exupéry. Il se trouve, ici, des individus qui dynamitent notre faim de lucidité, notre volonté de marcher, pendant que nos ouvriers et nos ingénieurs dynamitent la montagne à Manicouagan; pendant qu'ils s'engagent dans

un corps-à-corps avec le Nord, pendant qu'ils créent un quotidien avec des mots français, pendant qu'ils mettent toute leur énergie à édifier ce qui pour eux symbolise la volonté québécoise de vivre, de construire, ici, on leur donne des coups de paroles-à-terre dans le dos. Or la vérité est du côté de ceux qui apprennent à respirer, de ceux qui bâtissent. Thalès est à Manic 5. Léonard de Vinci est à Manic 5. Eiffel est à Manic 5. Des rhéteurs se lèvent dans les syndicats, dans les journaux, dans les chaires d'université. Ce sont eux qui feront condamner Socrate. Ce sont eux qui voudront la tête de Galilée. Ce sont eux qui humilieront Rembrandt.

Les hommes de Manicouagan 5 ont une chose à nous dire : *nous sommes debout*. Nous pouvons penser et travailler avec notre langue : rhéteurs sont ceux qui prétendent le contraire. Nous trouvons l'univers vaste. Nous donnons la main au monde. Nous sommes fiers de nous, Québécois. Laissez-nous faire l'avenir. **L**

## LE CONTEXTE

**G**EORGES DOR en a fait une chanson, Henri Vernes un « Bob Morane ». Il y eut même, croyez-le ou non, une voiture Manic GT (montée sur un châssis de Renault!), projet d'ingénieurs québécois, financé par le fédéral, la caisse de dépôt, Bombardier et la famille Steinberg. Mais le chantier de la Manicouagan, c'est aussi un numéro spécial de *Liberté*. Il faut dire qu'Hydro-Québec s'était donné les moyens pour promouvoir son gigantesque projet hydroélectrique sur la Côte-Nord. Poètes, créateurs et célébrités (on peut citer Hergé) sont invités avec les honneurs. C'est ainsi que toute l'équipe de *Liberté* décolle de Dorval le 11 septembre 1964. Direction : le Grand Nord. Serge Godbout, le directeur du chantier, sait trouver les mots pour accueillir les intellectuels montréalais. « Vous écrivez, nous bâtissons », leur déclare-t-il. Puis, rappelant le grandiose chantier : « Vous comprendrez qu'il faut aussi être des poètes pour bâtir des choses comme celle-là. » L'équipe en convient volontiers.

Poèmes à la gloire de l'époque et du pays, chiffres astronomiques, apologie du talent et de la jeunesse des travailleurs – qu'ils soient ouvriers ou ingénieurs –, fascination devant ce symbole d'un Québec nouveau qui relève virilement les défis de la modernité font la matière de ce numéro spécial dans lequel on cherchera vainement toute critique ou réserve tant la naïveté des propos rappelle par moment les déclarations d'amour au progrès du mouvement futuriste du poète italien Marinetti.

Pour sa part, Fernand Ouellette, membre du comité de rédaction de *Liberté* depuis sa création, choisit de s'intéresser à ce qui est loin d'être un détail sur le chantier : l'emploi officiel de la langue française. La chose est neuve et résulte d'une forte volonté politique. Nous sommes en pleine Révolution tranquille et René Lévesque, ministre des Richesses naturelles du gouvernement Lesage, se soucie autant du progrès industriel que de la promotion de la langue française. Il a décidé de se servir de l'un pour faire avancer l'autre, avec, dans

cette stratégie, Hydro-Québec. Depuis sa fondation en 1944, cette petite société d'État montréalaise est dirigée par des anglophones et dépend principalement d'entreprises canadiennes et américaines. Les libéraux mettent fin à ces



**LIBERTÉ n° 35**  
Octobre 1964

ententes pour développer une expertise québécoise. On se met alors à recruter parmi les francophones, alors très jeunes, qui avaient osé entreprendre des études d'ingénieur, mais étaient jusque-là tenus

à l'écart des postes de cadres. Les responsables anglophones ont alors le choix entre quitter leur emploi ou assister aux cours de français offerts par la compagnie. En 1963, Hydro-Québec rachète, nationalise et francise les onze compagnies d'électricité qui se partageaient le reste du Québec. À la Manic et pendant la construction des lignes à haute tension, les chantiers sont interrompus deux mois quand les responsables refusent de travailler avec les plans en anglais qu'ont leur a livrés.

Ce chantier, plus qu'une prouesse d'ingénierie, a été ressenti par les Québécois comme une forte avancée culturelle et sociale. Hydro-Québec, à l'époque, n'est pas seulement un fournisseur d'électricité ou un prestataire de services, mais un facteur puissant d'émancipation identitaire et de repossession du territoire. C'est ce rapport fécond, aujourd'hui disparu, entre technique et culture, que rappelle le « Manifeste de la Manicouagan ».

— Marie Saur **L**